

# UNE MUSE ROMANTIQUE

ELISE DE KRINITZ, NÉE EN SAXE EN 1829,  
MORTE A ROUEN EN 1896

—  
A Sir Henry Head.

I

MARGOT

Un après-midi du mois d'août 1847.

Une jeune fille a pris place dans un coupé du chemin de fer Le Havre-Paris. Elle est modestement assise, son écharpe ramenée sur les bras. Ses petits pieds sont serrés l'un contre l'autre sous la banquette. Du chapeau qui ombre ses yeux bleus et son nez mutin, s'échappent de charmantes boucles brunes. Elle regarde dans le vague et semble poursuivre un rêve.

Elle vient d'embarquer son père pour l'Amérique... A la vérité, ce n'est pas son père, mais le bienfaiteur qui l'a adoptée lorsqu'elle était toute petite, qui l'a nourrie, élevée, choyée... Le reverra-t-elle?... S'il revient, sera-ce moins soucieux qu'il n'est parti?... Sa mère supportera-t-elle la séparation? La jeune fille sent le poids d'une responsabilité s'abattre sur elle. Elle comprend que l'enfance est finie, son enfance insouciant, joyeuse, pleine d'excursions et de plaisirs. Maintenant, elle est une grande personne, elle voyage seule; libre, mais seule. Obscurément, elle redoute l'avenir : ce voyage sans chaperon qui d'abord l'a comblée d'aise est peut-être l'emblème d'une solitaire destinée. Certes, elle a de nombreux parents, mais si éloignés! presque pas d'amis, à peine une patrie! Elle ignore qui sont ses père et mère véritables. Ceux

qui les ont remplacés et auxquels elle doit son nom et toute sa parenté quittèrent l'Allemagne pour l'amener en France avant qu'elle fût pleinement consciente de ce qui se passait... Elle est un peu perdue dans ce brillant Paris qu'elle aime tout en sentant qu'elle n'en fait point vraiment partie... Les occasions qu'elle a de parler l'allemand sont de plus en plus rares; elle manie cette langue avec lenteur, comme un idiome étranger : c'est pourtant sa langue maternelle, et c'est la langue de la poésie!... Un sourire découvre ses dents, qui sont un peu fortes, mais très blanches; elle songe avec une joie émue aux éditions mignonnes que sa mère lui a données et qui contiennent les poésies de Goethe, les ballades de Schiller, les lieds troublants de Henri Heine...

Au dernier moment, un jeune homme entre dans le wagon en fermant la porte derrière lui. Il est grand, avec le front haut. Il n'a pas l'air d'un Français. Il s'assied et ne quitte plus des yeux la jeune fille. Blottie dans un angle, elle est immobile et souriante. Le convoi s'ébranle. Le jeune homme s'approche alors de sa compagne et lui adresse la parole. Dès les premiers mots, elle éclate d'un rire joyeux et dit :

— Parlez donc allemand, cela me fera si grand plaisir!

La glace ainsi rompue, le voyageur déclara s'appeler Alfred Meissner et être originaire de Bohême. Il était venu à Paris pour y rendre visite à Henri Heine, auquel il vouait une admiration passionnée. A la veille de repartir pour l'Allemagne, il avait tenu à passer quelques jours au Havre, afin de voir l'océan... Il était poète, il écrivait des articles de journaux et caressait de belles utopies politiques.

Tout en causant, les jeunes gens ne prêtaient pas grande attention aux paysages qui fuyaient le long de la voie ferrée. A peine parfois s'apercevaient-ils que le train s'arrêtait, tandis que résonnait le nom d'une station :

« Yvetot... Rouen... Louvières... (1) » Et, lorsque, à la nuit tombée, le contrôleur vint allumer les lampes, Meissner lui demanda de ne laisser entrer personne dans le compartiment. Puis, comme la fraîcheur se faisait sentir, il entourra sa compagne de son plaid et la tint tendrement serrée dans son bras.

Le voyage sembla court aux tourtereaux. Il était minuit, pourtant, lorsque les lumières et les coups de sifflet annoncèrent « la Gare du Nord (2) ».

La jeune fille sauta sur ses pieds, remit ordre à sa toilette, puis, retirant de son doigt un mince anneau d'or surmonté d'une pierre verte, elle le passa au doigt de Meissner et lui dit :

— Prenez cette bague en souvenir de notre voyage, et, quand vous serez en Allemagne, pensez à moi quelquefois.

— Mais votre nom? s'écria-t-il. Vous ne m'avez pas dit comment vous vous appelez!

— Que vous importe mon nom? Vous partez demain... nous nous quittons pour toujours.

— Mais il me faut un nom pour penser à vous!...

— Alors, dit-elle en riant, appelez-moi Margot... Ce nom peut vous suffire.

— Adieu donc, Margot bien-aimée.

— Adieu.

Le train s'était arrêté. Elle sauta sur le quai et fut aussitôt entourée par plusieurs dames qui l'entraînèrent vers l'omnibus. C'est en vain que Meissner la suivit des yeux. Margot n'eut plus un regard pour lui.

Deux ans plus tard, Meissner revint à Paris, non sans avoir fait de dures expériences politiques en Allemagne et échappé avec peine à la tourmente de 1848. Menacé pour quelques poèmes juvéniles, il saisit l'occasion que

(1) *Sic* dans le Journal de Meissner, sans doute pour Louviers, qui est lui-même une erreur, la ligne Le Havre-Paris ne passant pas par Louviers.

(2) *Sic* dans le Journal de Meissner.

lui offrait un libraire de Francfort désireux de publier un livre sur le mouvement social dans la nouvelle France républicaine, et, dès janvier 1849, il s'installa à Paris.

Un matin d'avril, tandis qu'il déjeunait en lisant les journaux dans sa chambrette de l'Hôtel Britannique, au Quartier Latin, on vint lui dire qu'une dame le demandait. Presque aussitôt Margot s'élança dans la pièce avec un éclat de rire et se jeta au cou de Meissner. Elle était jolie à croquer et beaucoup plus élégante que naguère dans le train du Havre. Encore une fois, elle refusa de dire qui elle était, fit même promettre à Meissner de ne plus chercher à le savoir, et elle lui reprocha en riant de n'avoir pas au doigt le petit anneau qu'elle lui avait donné. Comme il s'étonnait qu'elle eût découvert son adresse, elle lui raconta qu'elle l'avait apprise en causant avec le libraire qui la fournissait de livres allemands.

Dès lors, les jeunes gens se revirent souvent. Mais la vieille hôtesse de l'Hôtel Britannique, toujours à sa fenêtre au fond de la Cour du Commerce, regardait d'un œil méfiant la jolie visiteuse de son pensionnaire. Margot ne faisait qu'en rire, s'amusait de son long nez rouge et de ses grosses lunettes; mais Meissner, craignant une scène désagréable pour la jeune fille, donnait plus volontiers ses rendez-vous sous les marronniers du Luxembourg, ou encore organisait une excursion dans les environs de Paris, à Auteuil, à Enghien, à Robinson. Là, en pleine campagne, Margot était vraiment elle-même, parée de cette gaieté ravissante qui la caractérisait. A la ville, au contraire, elle semblait inquiète, prétextait la fatigue pour prendre des fiacres, et Meissner voyait bien que la promenade à pied dans Paris lui était désagréable. Il s'ingéniait à deviner quelle rencontre elle pouvait ainsi redouter. Tantôt, il s'imaginait que sa compagne était une femme du très grand monde à laquelle fantaisie avait pris de vivre quelque temps la vie des grisettes du Quartier Latin, tantôt il redoutait la poursuite d'un mari ja-

loux. Jamais il n'eut l'idée que, peut-être à ce moment même, l'appréhension de graves soucis matériels assombrissait la vie de celle qui semblait l'insouciance même. Lorsque, en mai, après quelques semaines d'une aventure charmante, Meissner rentra en Allemagne, Margot ne manifesta aucun chagrin, elle le quitta souriante, et toujours sans livrer son nom.

N'ayant pu demeurer en Allemagne, Meissner repartit presque aussitôt pour Londres. Un jour de juillet de cette même année, 1849, un peu avant l'heure du dîner, comme il suivait Regent Street, il se trouva à la hauteur d'un équipage arrêté devant un magasin de bijouterie. Un laquais en tenait la porte ouverte; deux dames très élégantes descendirent sur la chaussée. La plus jeune était Margot. Meissner s'élança au-devant d'elle, la saluant du seul nom qu'il lui connaissait. La jeune femme le dévisagea avec hauteur et lui dit :

— Vous vous trompez, monsieur, car je n'ai pas l'avantage de vous connaître.

Et, d'un pas délibéré, elle entra dans la bijouterie. Meissner resta interdit, puis il s'éloigna. Après quelque temps cependant, il se ravisa et revint sur ses pas dans le but d'interroger le cocher. Il était trop tard, l'équipage avait repris sa course.

C'est probablement peu après cette rencontre qu'il faut placer une brève période de prospérité dans la vie de notre héroïne. Ses parents adoptifs, M. et Mme de Krinitz, étant mieux dans leurs affaires, avaient conclu pour leur fille un mariage en apparence satisfaisant. Elise de Krinitz, — tel était le nom de notre jeune étourdie, — épousa aux environs de 1850 un Français brillant et léger qui mangea en quelques mois sa petite fortune, puis songea à se débarrasser d'elle. Il l'emmena à Londres sous prétexte d'un voyage d'affaires. Un jour, ils allèrent à la campagne, soi-disant pour y voir des amis.

Ils descendirent dans une jolie villa. Un vieux monsieur les accueillit le plus aimablement du monde. Mais l'époux s'étant éclipsé, Elise comprit bientôt qu'elle avait été amenée dans une maison de santé. Elle se mit à crier et à pleurer, si bien qu'on eut des raisons de la prendre pour un sujet violent. Après quelques jours, elle se rendit compte que seul le calme pouvait la sauver. Elle parvint en peu de semaines à convaincre le docteur qu'elle était saine d'esprit. Elle rentra en France, obtint son divorce et, dès lors, vécut à Paris auprès de sa mère malade, suppléant à leur maigre revenu en donnant des leçons de piano et d'allemand.

Deux ouvrages d'Alfred Meissner : *l'Histoire de ma Vie* et les *Charaktermasken*, un compte rendu des souvenirs de la sœur de Heine, Charlotte von Embden, par l'un de ses fils et reproduit dans le livre de H.-H. Houben : *Henri Heine par ses contemporains* (trad. Netter-Gidon, Payot, Paris), enfin la préface des *Songs of La Mouche* de H. Head, tels sont les documents auxquels nous avons emprunté nos renseignements sur cette première partie d'une destinée encore à demi plongée dans l'obscurité.

## II

### LA MOUCHE

En 1855, au retour d'un voyage de vacances en Allemagne, Elise de Krinitz fut chargée par un ami de remettre un message au poète Henri Heine; c'est ainsi qu'elle lui rendit visite dans l'appartement qu'il occupait à l'avenue Matignon. Nous avons d'elle plusieurs récits de cette rencontre avec le poète déjà cruellement atteint par la maladie qui devait l'emporter. Il était malheureux, moitié abandonné, moitié tyrannisé par sa femme, cette frivole Mathilde qu'il avait naguère passionnément aimée pour sa beauté et qui n'était en somme

liée à lui par aucune aspiration commune. Non seulement, elle ne comprenait pas un mot d'allemand, mais elle était fort étonnée, amusée même, lorsqu'on lui disait que son mari était un poète célèbre.

Je connaissais Heine depuis longtemps comme écrivain et comme poète, nous dit Elise dans l'un des ouvrages qu'elle écrivit plus tard, quand, pour la première fois, je vis sa figure. Je revenais d'Allemagne, chargée d'un envoi pour lui, quelques feuillets de musique qu'un de ses admirateurs lui adressait. Pour plus de sûreté, j'allai moi-même les remettre à domicile, et, la commission faite, je m'en revenais lorsqu'un coup de sonnette assez brusque résonna dans l'autre chambre. La servante rentra, je fus frappée par le timbre un peu impérieux d'une voix qui défendait de me laisser partir. La porte se rouvrit, et je pénétrai dans une chambre fort sombre, où je trébuchai contre un paravent; étendu sur une couche assez basse, gisait un homme malade, et à demi-aveugle. Il paraissait encore jeune, bien qu'il fût loin de l'être, et il avait dû être beau. Imaginez le sourire de Méphistophélès passant sur la figure du Christ, un Christ achevant de boire son calice. Il se souleva sur ses oreillers, et me tendit la main, ajoutant qu'il était bien aise de parler à quelqu'un qui revenait de là-bas. Un soupir accompagnait ce : là-bas, parole touchante et qui expira sur ses lèvres comme l'écho d'une mélodie lointaine et bien connue. On va vite en amitié lorsque les sympathies s'échangent devant une couche de malade et dans le voisinage de la mort. Il me conta son isolement, ses souffrances; de mon côté je lui parlai de notre pays; j'essayai de le faire sourire en engageant je ne sais quelle petite querelle à propos de ses méchancetés contre mes arrière-grands-oncles, deux critiques contemporains de Goethe et amis de Mme de Staël. Il fallait bien briller par quelque chose, en présence d'un pareil homme, et la rencontre l'amusa. Une demi-heure s'écoula en plaisanteries et en soupirs. Comme je partais, il me donna un livre et me pria de revenir. Je pensai que c'était là une formule de politesse, et je restai chez moi, craignant d'importuner un malade. Il m'écrivit et me gronda. Le reproche me flatta autant qu'il

m'émuet, et mes visites, dès lors, ne cessèrent qu'avec le jour où, par une sombre matinée de février, nous le menâmes à sa dernière demeure. Elles avaient duré un peu plus d'un an...

Il se trouva qu'au moment où Heine reçut la visite d'Elise, il était privé des services de son secrétaire. La jeune visiteuse s'offrit avec joie à le remplacer. Non seulement elle écrivit pour Heine ses lettres aux amis d'Allemagne et à sa famille, mais ce fut elle qui corrigea les épreuves de l'édition française des *Reisebilder*, alors en cours de publication. Heine se sentait compris par une intelligence capable d'apprécier la sienne. Ceux qui virent la jeune femme au chevet du mourant se rendirent compte que le poète, après avoir chanté tant de créatures indignes de lui, avait enfin trouvé une amie. Charlotte von Embden, la sœur de Heine, qui fit un séjour à Paris à la fin de 1855, la décrit ainsi :

La Mouche, ainsi que l'appelait mon frère à cause de son cachet où était gravée une mouche, était bien, en effet, une charmante et jeune personne. Pendant la durée de mon séjour, elle m'inspira une vive sympathie. Elle était de taille moyenne, plus gracieuse que belle; dans son visage fin, encadré de boucles brunes, les yeux pétillaient de malice au-dessus du petit nez retroussé et, quand elle riait ou souriait, sa bouche montrait une rangée de dents comme des perles. Elle avait des mains et des pieds mignons et tous ses mouvements étaient d'une grâce peu commune.

Non seulement la Mouche gagnait le cœur des amis de Heine, mais parmi les femmes diverses auxquelles, depuis qu'il était impotent, Mathilde laissait volontiers son mari, la Mouche était la seule qui pût faire oublier au poète combien naguère il avait aimé Mathilde. Avec la secrétaire était entré dans la chambre de Heine un souffle du pays natal, de cette Allemagne où ni elle ni lui n'avaient pu vivre et dont il avait tant médité. Seule la

Mouche comprenait à la fois cette aversion, cette révolte et cette sentimentale tendresse que Heine éprouvait pour sa patrie. Le souriant visage de la jeune femme semblait au poète l'image même de la patrie qui se penchait sur son lit de mort pour lui pardonner. Ces sentiments joints à la grâce personnelle de la Mouche et aux soins adroits qu'elle prodiguait au malade donnèrent naissance à une passion violente, et cette passion s'exprima dans des vers tels qu'on a peine à les croire écrits par un être absolument impotent, dont la tête seule vivait encore, tandis que, selon le témoignage de la femme de chambre qui le soignait, son corps réduit à la dimension de celui d'un enfant de dix ans n'était plus qu'une loque inerte, parfois traversée d'atroces douleurs.

Le plus célèbre des poèmes dédiés à la Mouche transporte en rêve le poète dans une merveilleuse nuit d'été. Sous la clarté de la lune, parmi de somptueuses ruines de la Renaissance, il voit un cadavre étendu dans un sarcophage de marbre. Les scènes les plus fameuses de l'histoire, de la mythologie, de la tradition religieuse sont représentées par les bas-reliefs de ce tombeau. Soudain, il comprend que le mort étendu dans ce sarcophage étrange et que semblent se disputer « Hellènes et Barbares », c'est lui-même. Sur le lit symbolique se penche une fleur aux pétales jaune de soufre et violets et dont le cœur exhale un charme d'amour. On appelle communément cette fleur : fleur de la Passion. On dit qu'elle croît sur la colline de Golgotha depuis que le fils de Dieu y fut crucifié. Au cœur de la fleur se dessinent tous les instruments de la Passion : la croix et la couronne d'épines, le marteau et les clous. La fleur se penche au-dessus du mort et lui baise doucement les mains, le front et les yeux :

...Alors, magie du rêve : à mes yeux -- la fleur de la Passion, la fleur couleur de soufre — Se transforme en un visage de femme. — Et c'est elle, la bien-aimée, c'est elle-même.

Oui, c'était toi la fleur, enfant chérie, — A tes baisers je devais te reconnaître. — Des lèvres de fleur sont moins tendres, — Moins brûlantes les larmes des fleurs.

Close était ma paupière, mais mon âme — Ne cessait de contempler ton visage. — Tu me regardais comme en extase, — Pâle sous les fantastiques rayons de lune.

Nous ne disions rien, mais mon cœur entendait — Ce qui silencieusement se passait dans le tien, — Car la parole prononcée est sans pudeur — Et le silence est la chaste fleur de l'amour...

Dans un autre poème, Heine s'écrie :

Tu es enchaînée par le cercle magique de ma pensée, et ce que j'ai imaginé, rêvé, tu dois tour à tour l'imaginer et le rêver. Tu ne saurais échapper à l'étreinte de mon esprit.

Son souffle sauvage t'enveloppe : même blottie sur ta couche, tu ne peux te défendre de son ricanement ou de son baiser.

Mon cadavre gît dans la tombe, mais mon esprit survit et, semblable à un génie familier, il habite en ton cœur, ma toute gracieuse.

Accorde-lui de bon gré ce doux nid. Quoi que tu fasses, tu n'échapperas pas au monstre, tu ne te soustrairas pas à l'emprise de ce pauvre gueux, même si tu t'enfuyais au Japon, si tu te sauvais jusqu'en Chine.

Car partout où te mène ton chemin, mon esprit règne sur ton cœur; il y rêve ses rêves insensés, il y bondit de ses sauts alertes.

Entends-tu ? Il fait de la musique ! Ses caprices et ses accords ont un tel charme que la mouche s'arrête au pli de ton rideau, s'arrête ravie et soudain bondit de plaisir.

Les jours où la Mouche, retenue par des devoirs de famille ou par le soin de sa frêle santé, ne vient pas, le poète ne peut contenir son impatience :

Avec des tenailles rougies, , pince-moi les côtés, la poitrine, le visage; fais-moi écorcher, fusiller, lapider, mais ne me fais pas attendre, non, ne me fais pas attendre.

. . . . .

Toute l'après-midi hier, jusqu'à six heures je t'ai inutilement attendue. Tu ne vins pas, démon, et j'en devins presque fou. L'impatience m'encerclait comme un nœud de vipères; je bondissais sur ma couche à chaque coup de sonnette : angoisse mortelle, ce n'était pas toi qu'il annonçait.

Tu ne vins pas... Je rage et me démène, et Satan souffle ironiquement dans mon oreille : La fleur de lotus, la charmante se fiche de toi, vieux fou.

Parfois, lorsque son amie, malgré la grippe hivernale, se traîne jusqu'à lui, il lui adresse ces strophes empreintes d'humour mélancolique :

A la vérité, nous formons à nous deux un couple étrange. La bien-aimée ne peut se tenir sur ses jambes, le bien-aimé est un paralytique.

Elle est un petit chat souffrant; lui est malade comme un chien, et je crois bien que ni l'un ni l'autre n'est tout à fait sain de la tête.

Semblable à la fleur de lotus se croit la pauvre bien-aimée. Et lui, le blafard compagnon s'imagine qu'il est la lune.

La fleur de lotus entr'ouvre son calice au clair de lune, mais, au lieu d'y recevoir les présents féconds de la vie, elle ne recueille qu'un poème.

Quand, par un jour triste de février, le bruit de la mort de Henri Heine se répandit, une angoisse saisit les amis du poète : comment sauver de l'ignorance de Mathilde et du sot orgueil de la famille Heine ce qui restait des manuscrits du poète, et en particulier les *Mémoires vengeurs* dont il avait trop souvent menacé les siens? Cette préoccupation gagna jusqu'aux éditeurs allemands. Tandis que Meissner s'était mis à l'ouvrage pour rédiger ses *Souvenirs de Henri Heine*, il devait se défendre contre les sollicitations de l'éditeur Campe qui voulait l'envoyer à Paris pour qu'il se documentât à l'aide des inédits qui existaient peut-être encore.

Faire le voyage de Paris, et ne trouver au bout d'autre ressource que les bavardages de Frau Mathilde semblait

à Meissner du temps perdu. Il résistait donc, lorsqu'il reçut une lettre de Margot :

Je voudrais, disait celle-ci, savoir s'il vous arrive encore de penser à celle que, pour la dernière fois, vous avez vue à Londres et qui a si effrontément nié vous connaître... dû le nier.

Elle lui rappelait mélancoliquement les souvenirs de leur printemps parisien de 1849, et elle ajoutait :

Avant-hier, nous avons enterré Heine. Tous deux nous subissons du fait de cette mort une perte irréparable... J'avais toujours espéré que le sort nous réunirait une fois auprès de son lit de souffrance... mais maintenant tout est fini. Je sens le besoin de parler de lui avec toi qui l'aimais aussi, avec toi, l'un des rares hommes qui l'ait vraiment connu et compris tel qu'il était...

En lisant ces lignes, Meissner décida de partir. Il écrivit un mot à l'adresse indiquée par Margot et lui annonça son arrivée pour le matin du 13 avril, lui donnant rendez-vous ce jour même à midi, au jardin des Tuileries, devant la statue de Spartacus.

Lorsqu'il arriva, Margot se trouvait au rendez-vous appuyée au banc sous les marronniers. Elle n'était plus si jeune, mais toujours bien jolie et, cette fois-ci, très simplement mise. Les premières salutations échangées, il lui demanda comment elle avait connu Heine. Elle lui fit un bref récit de ses visites à l'avenue Matignon et elle ajouta :

— Il y a bien chez moi une centaine de feuilles écrites de sa main. Quand tu viendras me voir, je te les montrerai.

— Il me sera donc permis de te rendre visite chez toi ! s'écria Meissner avec étonnement.

— Oui, maintenant tu peux venir. Tout est changé ; les vieilles contraintes n'existent plus. Je demeure avec

ma mère, Mme de Krinitz, et je m'appelle Elise de Krinitz...

Tout en causant, ils avaient, comme autrefois, hélé un fiacre, et, un quart d'heure plus tard, ils arrivaient chez Margot, à la rue de Navarin. Meissner fut introduit dans une belle pièce où il échangea quelques mots avec une vieille dame occupée d'un ouvrage à l'aiguille, puis Margot le fit entrer dans un élégant boudoir. Comme il se récriait sur le bon goût de l'installation, Margot soupira et dit :

— Tu trouves que notre appartement est joli!... Moi, il me semble si misérable!... Ah! si tu avais vu comment nous vivions autrefois, c'était tout différent!...

Et elle marchait de long en large d'un air désolé en secouant la tête.

— Mais, reprit-elle, tu es préoccupé... Tu voudrais voir ces papiers... Tu n'as pas confiance... Tu crois que je t'ai dit des blagues?... Voudrais-tu que je te cherche ces papiers tout de suite?

— Je t'avoue que je suis un peu impatient de les voir.

Elle ouvrit une armoire, en tira une cassette dont elle souleva le couvercle pour en répandre le contenu sur la table. C'était une masse de lettres et de billets sur lesquels Meissner reconnaissait la main même de Heine : c'étaient ces grands jambages qui, alors même que le poète était plus qu'à demi-aveugle, conservaient leur caractère de noblesse et d'élan.

— Quel trésor! s'écria-t-il. Est-ce que j'ose le regarder?

— Tu peux tout regarder, tout lire, dit-elle. Et sache que tu es le premier à qui je montre ces feuillets.

Il se mit à lire, et, à mesure qu'il avançait, il était saisi par une émotion profonde. Les innombrables petits billets étaient des prières pour supplier la bien-aimée de venir le voir, ou encore des excuses d'être trop malade

pour la recevoir, la priant de ne pas lui en vouloir et d'arranger au plus vite un autre rendez-vous. Tout cela lui semblait émouvant comme la voix d'un prisonnier appelant l'oiselet qu'il voit sur le bord de sa fenêtre.

— Que de sanglots, s'écria Meissner, quels gémissements ! Quelles supplications pathétiques pour obtenir ne fût-ce qu'un peu de sympathie !... Le pauvre !... Il avait eu peu de bonheur auprès de sa femme...

— Tu la connais ? reprit Margot, je n'ai donc rien à t'apprendre.

— Sans doute, je la connais... N'était-elle pas jalouse de toi ?

— Et combien ! Elle me haïssait par-dessus tout. Elle essayait de convaincre Heine que j'étais une espionne prussienne !

Au milieu de leurs larmes, ils ne purent réprimer un sourire. Alors Meissner se rappela la joyeuse Margot d'autrefois, et il pensa : « Cette femme, Heine et moi, tous deux nous l'avons aimée. Moi, c'était par les jours ensoleillés du printemps, parmi les rires et les folies ; lui, dans la douleur, la misère, le désespoir... Que la vie est étrange !... »

Margot ayant autorisé son ami à choisir quelques-uns de ses manuscrits pour les faire figurer dans son livre, elle tira encore de l'armoire diverses reliques. C'étaient des livres qui avaient appartenu au poète, un ouvrage de Meissner dont Heine avait écouté la lecture pendant les derniers jours de sa vie, une boîte qui avait contenu des fruits confits :

— Tout cela est peu de chose, disait-elle, mais que de pensées s'y rattachent !...

Elle pleurait. Meissner aussi était ému. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et leurs larmes se mêlèrent.

La pauvre Mouche se lamentait sur la mort et sur la fuite de toute chose. Et, en effet, ces choses étaient finies à jamais. Quelques vers de Heine, quelques pages de

Meissner, quelques fragments des Mémoires de la Mouche, devaient seuls nous en conserver le souvenir.

Alfred Meissner publia bientôt ses *Souvenirs sur Henri Heine*. Frau Mathilde, après les premiers cris de désespoir, s'était calmée en apprenant qu'à la veille de sa mort, Heine avait eu l'égard de signer un contrat avantageux pour une traduction française de ses œuvres et que le prix devait en être versé à sa femme. Quant à la Mouche, elle disparut dans le tourbillon de la vie parisienne. C'est en vain que l'on feuillette les Mémoires laissés par Meissner; dès lors, sa trace est effacée. Nous ne l'aurions pas retrouvée sans les articles que, peu d'années plus tard, Hippolyte Taine écrivit dans le *Journal des Débats*, pour y annoncer les ouvrages qu'elle s'était mise à publier sous un pseudonyme.

### III

#### CAMILLE SELDEN

C'est en 1862 qu'apparut le premier livre d'Elise de Krinitz. Il était signé Camille Selden et intitulé : *Daniel Vlady, histoire d'un musicien*.

Cet ouvrage a été remis en lumière il y a quelques années par M. F. Baldensperger qui lui a consacré des pages fort intéressantes dans la *Revue de Littérature comparée* (1923). Rappelant les diverses influences auxquelles la critique a attribué les caractères particuliers du *Jean-Christophe* de M. Romain Rolland, M. Baldensperger déclare :

Au nombre de ces déterminations, il convient vraisemblablement de ranger un roman assez oublié, — bien que Taine en ait fait grand éloge, — le *Daniel Vlady* de Camille Selden, de son vrai nom Mme de Krinitz. Cette Allemande d'avant 1870, la Mouche de Heine, de qui les derniers jours avaient été, par elle, parfumés de poésie, tient un rang distingué parmi les écrivains étrangers de langue française. Bien

faite pour comprendre la part d'héroïsme enclose dans toute carrière de grand artiste, connaissant la musique et la pratiquant, Camille Selden avait offert, dans ce livre de 1862, *Daniel Vlady, histoire d'un musicien*, comme l'ébauche d'une odyssée d'artiste personnel et tenace. Il s'agit d'un jeune Allemand qui développe son génie insoumis au milieu de circonstances le plus souvent hostiles, livre un combat incessant d'abord contre le pédantisme, le « philistinisme », la frivolité, suscite chez une jeune fille un amour tutélaire, se heurte à l'incompréhension des milieux étrangers, rencontre le succès, et finit par une sorte de renoncement qui est, tout de même, une victoire : il élèvera le fils d'Annette, son fils selon son cœur, mieux qu'il n'a été lui-même dirigé.

Après quelques pages consacrées à des comparaisons de textes, M. Baldensperger continue :

Ces indications peuvent replacer le roman cyclique de M. Romain Rolland dans sa véritable « série », celle des *romans d'artistes*, comme la deuxième génération romantique les multiplia des deux côtés du Rhin. C. Selden qui continua cette veine hors de son pays propre, en représentant attardée du romantisme allemand, aurait ainsi contribué à susciter l'œuvre française qui, lors de sa publication, sembla en dehors des formules contemporaines du roman français.

L'éloge que Taine consacra naguère au roman de Camille Selden se trouve dans le *Journal des Débats* du 2 août 1862 et fut plus tard recueilli dans l'une des éditions des *Essais de Critique et d'Histoire*.

Il y a un an, à peu près, nous dit Taine, ce roman parut dans une revue. Quelques connaisseurs et deux ou trois critiques en parlèrent entre eux... Mais l'auteur était inconnu, il avait jeté son livre en l'air, au hasard, sans s'inquiéter de le soutenir, il ne fut apprécié que dans un petit cercle. Aujourd'hui, le voilà qui paraît en volume. A mon avis, depuis plusieurs années aucun écrivain nouveau n'a fait preuve d'un talent si fin et si original.

Ce livre est l'histoire d'un caractère, la plus difficile d'entre

toutes les histoires. Chacun de nous a son drame intérieur. Arrivés à trente ans, nous avons fait l'apprentissage de la vie; c'est un de ces drames et un de ces apprentissages que l'auteur nous fait suivre avec une justesse de traits et une sévérité de jugement que peu de romanciers ont surpassées... C'est une étude, une véritable étude, précise et sérieuse, pleine de faits, exempte de phrase, et qui porte sur le point le plus délicat, la transformation de l'homme et l'éducation du cœur.

Daniel Vlady est un petit garçon précoce et nerveux, fils d'un Hongrois, charlatan grossier, qui s'est établi sur la frontière de la Hongrie, dans une ville d'Autriche. Il n'y a point de femme au logis, et l'enfant, pendant que son père vit au café, passe ses journées dans la maison voisine avec la fille d'un vieux luthier, maître Gottlieb, musicien passionné et grondeur. Cette première partie ressemble à une vieille gravure allemande, consciencieuse et naïve, avec une pointe de malice; la douce petite fille candide et pieuse, le musicien fanatique et bourgeois sont des personnages bien observés et nouveaux chez nous... C'est dans cette bicoque de province, parmi ces bonnes gens qui sentent la musique et font la cuisine, c'est au contact de ce père ivrogne et bourru que se forme cette âme étrange et délicate, fière par excellence, née pour les douceurs et les raffinements de la société polie, à la fois sensible et mondaine, exigeante et malade, opprimée puis enivrée, marquée d'une empreinte si distincte et si moderne que plusieurs personnes m'ont dit qu'il y a eu certainement un original et que cet original est Chopin.

Et, plus loin, Taine dit encore :

Il y a dans ces portraits et dans ces petits tableaux d'intérieur une grâce délicate légèrement moqueuse. On sourit et on se trouve à l'aise... Par-dessus tout, les peintures sont splendides...

Puis, il ajoute :

L'auteur semble un disciple de Stendhal qui exposait les choses toutes nues et rejetait de parti pris toute espèce d'ornement. Sans doute, ce dédain est une preuve de force; car

on s'oblige par là à ne fournir au lecteur que de petits faits vrais; on n'a plus moyen de le tromper; on le paye argent comptant; il faut lui apprendre sur la vie, sur les sentiments, sur les caractères des choses qu'il ne sait pas; on est contraint d'écrire un morceau de psychologie. Néanmoins, il vaut mieux ajouter à l'exacte exposition des choses les ressources et les embellissements de l'art; cela donne prise sur le public; on a tort de n'écrire que pour une élite d'esprits cultivés, et l'on pourrait dire à l'auteur ce qu'il dit lui-même à son Daniel: « Si vous voulez être un artiste, ne soyez pas un raffiné. »

Supposé que Camille Selden eût éprouvé quelque mortification de cette dernière remarque, elle eût pu s'en consoler en lisant dans l'article que, vers la même époque, Taine consacra à Stendhal, cette déclaration catégorique :

Au fond, la suppression du style est la perfection du style. Quand le lecteur cesse d'apercevoir les phrases et voit les idées en elles-mêmes, l'art est achevé.

Mais la critique ne fut pas unanime au sujet de *Daniel Vlady*. Quelques semaines plus tard, le chroniqueur littéraire de la *Revue des Deux Mondes* prenait violemment à partie les jugements de Taine :

On nous a donné ce livre comme l'histoire d'un caractère, on nous a même assuré qu'il avait charmé quelques connaisseurs : nous le voulons bien, mais nous doutons fort qu'il satisfasse aucun de ceux qui lui demandent sérieusement ce que le titre annonce et ce que des critiques complaisants se sont hâtés de promettre... On a cru reconnaître dans Vlady quelques traits d'un maître délicat et inspiré. Il y a eu, dit-on, un original pour ce portrait, et cet original serait le tendre et regrettable Chopin. Sans admettre ce rapprochement plus que discutable entre l'être fictif et l'être réel, on peut se servir de l'exemple même de Chopin contre les Razumof (c'est le nom du musicien charlatan, rival de Vlady) de tous les temps, et leur prouver, par les succès éclatants d'un artiste si dédaigneux des suffrages vulgaires, quels sont les droits

imprescriptibles du génie... Que M. Camille Selden ne s'abuse pas. On lui a rappelé le conseil qu'il adresse lui-même à son Daniel : « Si vous voulez être un artiste, ne soyez pas un raffiné. » Nous lui répéterons volontiers le même conseil, mais en ajoutant que l'école de prétendus raffinés où le placent quelques parties de son livre l'éloignerait tôt ou tard du public sérieux et de ce vrai courant de l'invention romanesque où s'obtiennent et se consolident les succès légitimes (3).

Ajoutons que le lecteur d'aujourd'hui s'étonne aussi du jugement de Taine. Non que *Daniel Vlady* soit quelconque, mais la lourdeur de la phrase, des maladresses nombreuses, un romantisme raisonneur, moins spontané que voulu, en rendent l'abord difficile et écartent pour nous l'idée d'un rapprochement avec Stendhal. Au reste, il est probable que Taine lui-même changea d'avis au sujet de la valeur littéraire de Camille Selden, puisque, après avoir incorporé à la deuxième édition de ses *Essais* les deux premiers articles qu'il consacra à ses ouvrages, il les supprima des éditions suivantes, malgré beaucoup de vues intéressantes qui y étaient contenues.

Qu'est-ce donc qui avait pu disposer Taine à tant d'indulgence, voire à un tel élan d'enthousiasme?

En 1862, Taine était à Paris où il achevait la publication de *l'Histoire de la Littérature anglaise* et collaborait régulièrement au *Journal des Débats*. Après bien des mois d'une neurasthénie cruelle causée par un excès de travail, il était arrivé à se dire que le labeur de bibliothèque ne suffit pas à emplir la vie, et qu'il y a en ce monde autre chose que les études universitaires. Depuis son fameux échec à l'agrégation, en 1851, et les mécomptes divers qui l'avaient suivi, il avait repris courage, s'était fait un nom brillant, mais quelque peu en marge des sphères officielles. Et maintenant il aspirait à vivre pleinement et pas uniquement par l'érudition. Il s'était mêlé aux artistes, aux littérateurs, aux gens du monde.

(3) *Revue des Deux Mondes*, juillet 1862.

Il y trouvait plaisir, s'efforçant de pénétrer dans un univers vivant et concret. Il s'exerçait en même temps à rendre compte de ce qu'il observait, s'enthousiasmait à lire Stendhal et rêvait de devenir romancier. Il avait sur le chantier non seulement ses *Notes sur Paris*, mais les premiers chapitres de cet *Etienne Meyran* qui ne devait jamais voir le jour. Ce qui l'intéressait avant tout, c'était le point psychologique obscur où se joignent l'art et la vie. Les idées philosophiques de Taine n'étaient pas étrangères à ces recherches, elles étaient alors en pleine effervescence. Il avait étudié à fond la philosophie allemande et particulièrement celle de Hegel. Il songeait aussi que cette philosophie a des sources au cœur du peuple qui l'a produite, de ce peuple à la fois matériel et sentimental, simple et romanesque, si différent du peuple français... Faut-il s'étonner que Taine ait été frappé par l'apparition d'un livre où se faisaient jour des préoccupations toutes proches des siennes? Il est probable aussi que Taine avait eu l'occasion de faire la connaissance de l'auteur qui signait Camille Selden, cette jeune femme d'une intelligence rare, qui, par Meissner, avait touché à l'Allemagne libérale de 1848, et avait, auprès du lit de mort de Henri Heine, recueilli les derniers soupirs de l'Allemagne romantique. A la date du 29 avril 1858, Taine écrit à son ami de Suckau, à propos du séjour de ce dernier en Allemagne :

...je crois que toute conversation te semblera lourde et toute vie insociable auprès des nôtres; je juge d'après quelques Allemands et Allemandes que je vois ici. Mais leur idée s'exprime ailleurs, notamment par la musique; en l'étudiant bien, on y voit tout le cœur et l'esprit de l'Allemagne; on m'a joué et fait jouer du Bach, du Schumann, du Mendelssohn, qui valent tous les entretiens du monde...

Si au nombre de ces musiciens se trouvait, comme il est probable, la Mouche de Henri Heine, c'était une femme jeune encore, rieuse autant que grave, active au-

tant que romanesque. Elle avait du charme. Taine devait se désoler de la savoir dans la peine et souhaiter de tout cœur lui venir en aide.

Bien que le nom de Camille Selden ne paraisse point parmi ceux des correspondants de Taine, il se trouve vers le milieu du tome II de la *Correspondance*, à la date du 30 avril 1862, un morceau au sujet duquel on ne peut faire autrement que songer à elle. C'est une lettre sans adresse qui fait allusion à une demande de conseils de la part d'une personne dont le nom est tu. En voici quelques extraits :

Il est difficile de répondre d'une manière exacte aux questions que vous avez bien voulu m'adresser. La personne dont il s'agit emploie le mot *vérité* dans un sens très vaste et très vague; j'ai relu sa lettre et, si je la comprends bien, c'est une source de consolations qu'elle cherche, beaucoup plus qu'un système de connaissances. Elle voudrait de la force plutôt que de la science et ne souhaite les démonstrations que pour arriver au calme. Je vais donc répondre à sa demande cachée et non à sa demande ouverte; veuillez m'excuser auprès d'elle si je me suis trompé.

Tout dépend de son état présent; j'espère, quoique sans indiscretion, le comprendre. Elle a perdu sa patrie, et cette infinité de sympathies qu'on rencontre dans les gens, dans les idées, dans les sentiments, dans les mœurs, dans les physiologies et jusque dans l'esprit des maisons et des arbres. Elle a perdu sa fortune, en partie du moins, et en même temps cette confiance, cette liberté et cette ampleur d'action, cette facilité de diversion et de vie qui allègent beaucoup de maux, qui délivrent de bien des servitudes, qui conviennent à des sens délicats, qui instituent des habitudes d'élégance et qui, une fois supprimées, laissent derrière une longue contrainte et comme un malaise journalier. Elle a souffert de chagrins plus intimes, elle en souffre encore et toutes ces peines ont rencontré une âme extrêmement sensible, sensible à tous égards, par finesse d'esprit, par culture artistique, par bonté innée, par noblesse instinctive, par générosité naturelle. Beaucoup d'autres circonstances ont encore accru cet état mala-

dif. Elle a choisi pour art principal la musique, le moins raisonnable de tous, le plus propre aux rêves, aux émotions, et, parmi les compositeurs, elle a aimé les plus douloureux, les plus fantastiques et les plus inquiets. Elle a goûté dans la littérature les écrivains qui ressemblaient le plus à ces maîtres, et s'est nourrie longuement de rêveries et de sensations...

...Le mal de cette personne provient de l'inaction de ses hautes facultés et de l'impuissance où elle est de prendre intérêt à quelque chose. Elle a besoin de juger que quelque objet est bon et beau, de vouloir l'atteindre, d'y travailler tous les jours, d'employer à ce travail toute sa volonté, toute sa sensibilité, tout son esprit; le retentissement des anciens chagrins n'est si fort, et la blessure des chagrins présents n'est si vive que parce que toute son attention est concentrée pour écouter l'un et sentir l'autre; le seul remède est de tourner son oreille et sa pensée ailleurs.

Une seule chose le peut, qui est un système d'action, de travail, avec un noble but à atteindre, celui dont j'ai parlé, l'art d'écrire et d'inventer. Il faut qu'elle se dise résolument et tous les matins : je veux être écrivain. D'autres l'ont pu, toutes voisines, sur des idées modernes, avec honneur, Miss Brontë, Mrs Gaskell. Elle le peut aussi, j'en suis certain, et je le lui affirme loyalement, sans flatterie ni arrière-pensée. Cette sensibilité si délicate, si souvent blessée, si originale, si ennemie du vulgaire, est la plus vive source d'invention; l'invention consiste uniquement à avoir une impression spontanée, subite, toute personnelle et indépendante sur chaque objet et chaque événement. Elle l'a, vous le savez.

Taine se livre ensuite à une apologie excessivement intéressante du métier d'écrivain et, plus particulièrement, de romancier; puis il ajoute :

Dites à la personne dont nous parlons qu'elle est digne de se proposer ce but et de tenir cette conduite, que pour elle ce n'est pas assez de se tenir debout contre les accidents extérieurs et dans la régularité de la simple vie honnête, que la plus grande difficulté et le plus beau travail est contre soi-même, que tant de dons si rares, une si prompte et si délicate intelligence, un si vif sentiment de tout ce qui est géné-

reux et grand, une large éducation, une ouverture d'esprit si facile et si naturelle vers les hautes vérités modernes méritent, non pas d'être employées par elle et contre elle de manière à la détruire et à la consumer, mais d'être conservées avec soin comme des plantes précieuses, pour être cultivées, d'être fortifiées pour fleurir, de porter les fruits qu'elles doivent aux autres et qu'elles leur ont promis. J'ose lui dire que s'il est dans sa vie passée quelque chagrin intime, elle trouvera dans cette affection générale qu'on porte à la beauté et à la vérité une compensation large; que toute tendresse personnelle, fût-elle méritée, finit par sembler étroite; que la seule chose qui puisse combler un esprit complet, ce sont les grandes vues qui embrassent l'ensemble et les grandes sympathies qui nous font participer à la vie de l'ensemble. Les femmes ordinairement ne s'y associent et n'y pénètrent que par la traduction que leur en donnent leurs pères ou leurs maris. Il est plus beau d'y pénétrer par soi-même. Au bout de toutes ces lectures et de tant de raisonnements qui paraissent secs, il y a la sensation d'un grand mouvement qui nous emporte et qui emporte toutes choses; on y contribue par un effet très petit, peu importe, l'important est d'y contribuer et de s'y sentir compris; ce n'est pas le soldat qui gagne la bataille, mais, la bataille gagnée, s'il s'est bien battu, il est aussi joyeux que s'il avait tout fait tout seul.

J'éprouverais peu de plaisirs aussi vifs que celui que je ressentirais en voyant la personne que vous savez prendre à cœur la vie et accepter mon raisonnement; je tiens à elle comme un peintre à la *Sainte Anne* de Vinci; je voudrais ouvrir les volets pour faire entrer l'air, la lumière, pour empêcher l'humidité de la détruire. Dites-moi ce qu'elle décide.

On serait léger de conclure à cause de quelques coïncidences entre l'héroïne de cette lettre et la nôtre qu'il s'agisse sûrement de la même personne. On ne peut cependant faire moins que s'étonner de trouver chez Taine ce vif intérêt porté à une femme qui débute dans les lettres après avoir perdu fortune, patrie et amis, cela à peine trois mois avant le moment où publiquement il proclame son admiration pour le premier livre de Ca-

mille Selden et où il cherche manifestement à guider cette novice dans le choix des sujets à traiter. Dès ce moment et pour quelques années, Camille Selden écrira d'une manière régulière selon une méthode et sur des sujets qui ne laissent aucun doute au sujet de son inspirateur.

Cependant Taine abandonne pour lui-même le projet de faire un roman. Sa santé le tourmente. Le 10 octobre, il écrit dans un carnet de notes :

Peut-être me suis-je trompé, et suis-je dans une mauvaise voie... Je me suis épuisé la tête, je suis obligé de m'arrêter, de rester oisif plusieurs fois par an, parfois trois ou quatre mois; je suis resté deux ans entiers incapable d'écrire et de lire. Il me faut un effort énorme pour écrire, et, au bout de deux heures, trois heures, quelquefois d'une heure, je suis obligé de quitter, je ne puis plus mettre deux idées ensemble...

Il a été nommé inspecteur pour les examens d'entrée à Saint-Cyr, ce qui lui vaut de faire des tournées à travers la France. Si de ces randonnées nous avons ses *Notes sur la Province*, nous n'avons presque pas de lettres de lui. De février à septembre 1863, sa *Correspondance* ne nous livre pas le moindre billet. Mais de février en mai 1864, il fait son voyage en Italie. Ce voyage est à la fois un repos et une révélation. A son retour un labeur énorme attend l'écrivain. D'abord, sa tournée d'examens de 1864, puis la rédaction de ses notes d'Italie que lui réclame la *Revue des Deux Mondes*. En même temps il corrige les épreuves du dernier volume de la *Littérature anglaise*, celui sur les *Contemporains*, et, le 28 octobre, il est nommé professeur d'histoire de l'art à l'École des Beaux-Arts. Il ne faut pas s'étonner d'avoir peu de lettres de Taine après son retour d'Italie. On se demande plutôt comment il a pu, à lui seul, abattre, ne serait-ce que matériellement, la somme de travail qu'il a accomplie.

Nulle part cependant il n'est fait mention d'aucun secrétaire qui travaille à ses côtés. Rien ne nous autorise

à penser que la Mouche aurait retrouvé auprès du jeune Taine la fonction qu'elle avait exercée auprès de Heine mourant. Car, n'oublions pas que Taine est jeune encore, malgré tant de doctes ouvrages déjà signés de son nom. On a souvent cité le compte rendu que la *Vie Parisienne* fit de sa leçon d'ouverture aux Beaux-Arts, le 18 février 1865 :

Le professeur semble aussi jeune que ses élèves. L'éloignement efface les traces que la fatigue ou la maladie ont pu laisser sur son visage, et l'on ne distingue qu'une tête énergique, à cheveux noirs et drus, à barbe châtain. Du reste, vêtu de noir, habit boutonné, sur la table son chapeau, ses gants, quelques feuillets de notes au crayon, c'est toute la mise en scène.

Le cours de cette première année donne naissance au petit volume de la *Philosophie de l'Art*. Ce travail n'empêche pas Taine de faire une troisième fois à travers toute la France sa tournée d'examineur de Saint-Cyr et d'achever la série de ses articles sur Paris qui, bientôt, seront rassemblés sous le titre : *Vie et opinions de Frédéric Thomas Graindorge*.

A la fin de 1864, Camille Selden publie un nouvel ouvrage. Cette fois, ce n'est pas un roman, mais une sorte d'étude sociale et littéraire intitulée : *L'Esprit des Femmes de notre Temps*.

A propos de *Daniel Vlady*, Taine avait amicalement reproché à l'auteur son injustice envers l'Angleterre et les Anglais. Elle a écouté la leçon et la partie la meilleure de son livre est une étude sur Charlotte Brontë. Le 26 janvier 1865, Taine lui consacre un nouvel article. Commencant par rappeler *Daniel Vlady*, il écrit :

Tout cela était raconté dans un style exact, net, souvent piquant, avec un encadrement de riches peintures habilement groupées, avec la force et la sincérité généreuses d'une âme à la fois comprimée et passionnée... Nous avons reconnu

dans l'œuvre un mérite rare, à nos yeux le premier de tous, j'entends l'accent personnel d'un esprit qui, ayant pensé par lui-même, parle comme il pense, en sorte que sa pensée comme sa parole lui appartient.

Taine s'efforce ensuite, comme il l'a déjà fait trois ans plus tôt, dans la lettre dont nous avons cité des fragments, de montrer l'identité pour un esprit moderne du roman et de la critique, tous deux étant les moyens de cette même enquête sur l'homme qui nous intéresse plus que tout autre chose. Il indique que, dans le nouvel ouvrage en question, il s'agit de trois femmes célèbres (4) de nationalités différentes dont on a reconstitué la vie, en montrant le progrès de leur esprit, le détail de leurs sentiments, et en les situant dans leur société, leur pays et leur temps. Il déclare :

Un vif sentiment des temps, des milieux et des races perce à chaque pas dans ce récit si abondant, si nourri de faits et d'idées, si bien diversifié, où les anecdotes, les citations, les réflexions générales composent une trame nuancée et solide dont aucun fil ne rompt... Il y a dans ce style une qualité de premier ordre, le souffle... J'indiquerais vingt morceaux... où l'éloquence coule à pleins bords. Parfois l'excès se montre; on a le défaut de ses qualités... Mais la force et la franchise de la pensée sont complètes. Deux traits entre tous manifestent cette plénitude et cette générosité d'un esprit courageux et bien nourri. L'un est la brusquerie de l'élan, l'habitude du mot propre et pittoresque, la persuasion qu'il faut dire ce qu'on voit comme on le voit, la sincérité de l'impression qui ne recule jamais devant la circonstance frappante et la vérité du petit fait sensible, la fermeté de la main qui enfonce droit et profondément la saillie et la raillerie, l'intensité de l'émotion qui longtemps concentrée et méditée éclate au profit d'une noble cause en ironies amères ou en sympathies passionnées. L'autre est la richesse et la lucidité d'une imagination de peintre qui, tout d'un coup ébranlée, aperçoit comme dans une vision les couleurs, les formes et le ré-

(4) Eugénie de Guérin, Charlotte Brontë, Rahel de Varnhagen d'Ense.

seau infini des détails palpables dont la nature environne chaque événement et chaque objet.

Encouragée de la sorte, notre auteur songe immédiatement à faire un nouvel ouvrage. Elle va écrire sur *Mendelsohn et la musique en Allemagne*. Car, avant toute chose, elle aime la musique et en fait avec prédilection. Le 5 mars 1867, Taine rend compte dans le *Journal des Débats* de cette nouvelle étude qu'il trouve « fort intéressante et remarquable à plus d'un titre ».

C'est, nous dit-il, une biographie critique accompagnée de vues générales. Quoique l'auteur soit visiblement compétent et connaisseur, il évite les termes de métier et les analyses techniques; l'histoire moderne de l'artiste et la peinture morale du pays font le véritable objet de son travail.

Après avoir résumé en quelques lignes le contenu du volume de Camille Selden, Taine se livre à un parallèle entre la façon française de faire de la musique pour s'amuser et le sens musical du peuple allemand, véritable facteur de développement moral. Il termine par ces mots :

Ce n'est pas un médiocre mérite à l'auteur de ce petit livre que d'avoir exposé des idées allemandes en acceptant pour lui toutes les obligations d'un écrivain français.

La comparaison à laquelle se livre Taine au sujet du sens musical populaire en Allemagne et en France nous frappe particulièrement, car ce n'est pas la première fois que nous la trouvons sous sa plume. Quelques mois plus tôt, tandis que Camille Selden s'occupait de Mendelsohn, Taine, de son côté, écrivait sa petite étude sur Beethoven intitulée : *Un tête-à-tête*. Ces pages sont pénétrées d'une atmosphère romantique et passionnée rarement présente dans les ouvrages de Taine et servent d'illustration au contraste qu'offrent le besoin de plaisir bruyant tel que l'éprouvent certains Français et le culte de la belle musi-

que tel que le pratiquent les Allemands. Il ne s'agit point dans ces lignes d'un tête-à-tête avec une femme. L'industriel retiré qui en est le héros, M. Graindorge, dégouté des opérettes parisiennes, se réfugie chez un vieil ami allemand, le musicien Wilhelm Kittel :

« Frédéric, me dit-il en me voyant entrer, voilà ton fauteuil, allume ton cigare; j'avais envie de t'avoir là, pour rejouer mes vieilles sonates; c'est toi qui surveilleras la bouilloire. »

Je lui donnai une poignée de main et il se mit au piano.

Comme on est bien dans cette vieille chambre. Elle est à moi aussi bien qu'à lui, et j'y suis mieux que dans la mienne... Je suis dans le grand fauteuil vert à dossier et à rebords, et je n'ai pas besoin d'applaudir, de chercher un compliment neuf; je puis me laisser aller, ouvrir la porte à l'être intime, délicat, que chacun cache en soi-même, permettre qu'il s'échappe et s'envole sans crainte d'être rabattu et froissé par terre. La bouilloire chante; les pieds sur les chenets, on regarde les petites flammes orangées ou bleues qui lèchent l'écorce fendillée des bûches. Le brouhaha des idées parisiennes s'efface et on voit s'élever en soi, comme autant de nuées matinales, les légères apparitions du rêve.

Tout en se laissant bercer par la musique, les deux amis évoquent la personne de Beethoven et le vieux Kittel se met à lire à Graindorge quelques pages émouvantes de la biographie du maître par Schindler, celles en particulier qui dépeignent les souffrances des dernières années :

« A présent, me dit Wilhelm, écoute. »

Et il commença le dernier morceau de la dernière sonate.

C'est une phrase d'une ligne, lente et d'une tristesse infinie, qui vient et revient incessamment comme un unique et long sanglot. Au-dessous d'elle, des sons étouffés se traînent; chaque accent se prolonge sous ceux qui suivent, et meurt sourdement, pareil à un cri qui s'achève par un soupir; en sorte que chaque nouvel élan de souffrance a pour cortège

les anciennes plaintes et que sous la lamentation suprême on démêle toujours l'écho affaibli des premières douleurs...

Puissances invincibles du désir et du rêve! On a beau les refouler, elles ne tarissent pas. Trente ans d'affaires, de chiffres et d'expériences se sont entassés sur la source; on la croit étouffée, et tout d'un coup, au contact d'une grande âme, elle jaillit aussi vive qu'au premier jour...

Je regardai Wilhelm; nous étions à peu près dans le même état, et nous nous sommes avancés l'un vers l'autre. Dieu me pardonne, nous avons manqué de mettre l'un contre l'autre nos vieilles figures; mais nous avons deviné notre idée, moi dans ses yeux, lui dans les miens, et nous avons souri; c'est bien assez de se donner la main, à notre âge. Là-dessus, je m'en suis allé sans rien dire. Il me semble que ce soir-là nous avons fait le thé, mais que nous ne l'avons pas pris.

La vieille chambre de Wilhelm Kittel peut faire penser à cette mansarde où Camille Selden s'enfermait pour travailler dans une maisonnette que ses parents avaient louée au bord de la Seine (5); mais, il faut le reconnaître, il n'y a pas trace de Mouche dans ce morceau qui fut d'abord donné à la *Vie Parisienne* et que Taine n'hésita pas à réimprimer plus tard dans son *Graindorge*, paru en 1870, à un moment où il est probable que Camille Selden ne jouait plus aucun rôle dans les préoccupations de l'écrivain. Nous nous amuserons pourtant à rapprocher ce chapitre des pages que Camille Selden consacra à son tour à l'une des sonates de Beethoven, en cherchant, elle aussi, à transposer en impressions sentimentales les impressions musicales qu'éveillaient en elle les harmonies du maître. Il s'agit de l'adagio de la *Sonate en ut dièze mineur*.

On reconnaît, dit-elle, l'étrange frémissement des arpèges, l'accent étouffé et lugubre du chant qui le traverse, monotone et solennel... On dirait des soupirs humains plutôt que des notes de musique, et la lugubre mélodie se déroule comme

(5) Voir J. Legras : *Für die Mouche*, Revue Germanique, juillet-août 1906.

une plainte suprême à travers un bruit étouffé de sanglots... Les derniers sons de l'hymne lugubre s'éteignent comme un frémissement de harpe éolienne.

Parmi ces effusions musicales, des problèmes se posaient dont il n'est jamais ouvertement parlé dans les documents publiés sur Taine. Après la disette de lettres que nous constatons dans la correspondance publiée de Taine durant les années 1864 et 1866, celles qu'on nous livre sont marquées d'angoisse et de mélancolie. Trois années de travail enthousiaste, de renouvellement intellectuel et moral, de succès aussi, aboutissent à une nouvelle crise de neurasthénie. Au lendemain de son anniversaire de trente-huit ans, le 22 avril 1866, Taine écrit à Edouard Suchau :

...Mais je suis las et n'ai guère de cœur à l'ouvrage : cependant, il faut travailler, sans quoi on se ronge ; le spleen est toujours à ma porte, et quoique je tâche de le chasser et même de l'étrangler, il rentre souvent ; les raisonnements n'y font rien.

Camille Selden, elle, se montre désireuse de piquer l'intérêt du maître en abordant un sujet d'étude particulièrement propre à lui plaire. Elle entreprend le bel essai qu'elle publiera sous le titre : *L'Esprit moderne en Allemagne*. Ce livre, probablement le meilleur de ceux qu'écrivit Camille Selden, n'eût pas manqué d'attirer l'attention s'il n'avait paru à la veille de 1870. Cette conjoncture malheureuse explique qu'on ait pu attribuer à M. André Gide la découverte pour les Français du roman de Gottfried Keller : *Henri le Vert*. Camille Selden en donnait, parmi d'autres morceaux, une étude assez intéressante et la traduction d'importants passages.

S'il s'agissait de piquer au jeu Taine, Camille Selden ne s'était pas trompée. Jamais comme à ce moment de son existence Taine n'avait été travaillé par le problème de l'Allemagne. Il entretenait des relations suivies avec

le professeur Karl Hillebrand, Allemand naturalisé Français à la suite de 1848 et qui occupait une chaire de littérature étrangère à la faculté de Douai. Il était décidé à faire de la littérature allemande une étude parallèle à celle qu'il avait consacrée à la littérature anglaise. Et nul doute que sans la guerre qui le surprit à l'étude en Allemagne même, il eût mené à chef ce projet. Mais si, intellectuellement parlant, il est piqué au jeu, il semble cependant que dès l'année 1867, les préoccupations de Taine s'éloignent de notre héroïne. Dès le printemps, la correspondance de Taine avec sa mère et ses anciens amis nous est de nouveau livrée plus abondante. Il faut surtout remarquer les lettres et les notes qu'il écrit de sa brève retraite au couvent de Sainte-Odile en Alsace, au mois de mai 1867. Retraite non pas religieuse, — il s'agit du reste d'un couvent de femmes, — mais retraite de repos et de méditation dans une maison tenue par de saintes filles, loin des agitations du monde. Des papiers de Taine, à ce moment, il ressort comme un sentiment de détente. A son retour de voyage, il s'installe avec sa mère à Barbizon et se plonge dans la rédaction de son volume sur *l'Intelligence*. L'hiver suivant, tout en continuant cette œuvre de longue haleine et en mûrissant ses réflexions sur l'Allemagne, il va un peu dans le monde. Il rencontre une jeune fille du même milieu que lui, de la même éducation, parfaitement apte à le comprendre et à créer pour lui le foyer qu'il lui faut. Dès 1868, il se marie avec Mlle Denuelle et voue à sa femme une confiance et une affection jamais démenties.

La même année paraît le livre de Camille Selden, *l'Esprit moderne en Allemagne*, le dernier qu'elle ait publié avant un silence de seize années. Taine rend compte de cet ouvrage, mais sur un ton plus réservé que des précédents. Son article paraît le 7 février 1869. Il y analyse les divers morceaux qui composent l'ouvrage et conclut :

Rien de plus rare qu'une façon propre et personnelle de sentir et d'écrire, rien de plus utile pour le lecteur; notre pensée s'éveille par contre-coup, nous vivons au contact d'une âme vivante, nous nous trouvons tout d'un coup secoués, replongés jusqu'au fond de nous-mêmes, obligés de vérifier nos idées les mieux assises et les plus intimes.

Cette année-là, Camille Selden donna encore une courte étude à la *Revue des Deux Mondes* sur la *Vie et la Correspondance de Lady Montagu*. On y relève cette phrase qui sonne comme un dernier écho de la lettre que naguère Taine avait écrite au sujet d'une jeune femme découragée :

Le point important, pour une créature humaine, est, non de rencontrer le bonheur, mais d'exercer utilement ses forces.

Dans l'édition des *Essais* que Taine publia en 1874 et qu'il considéra comme définitive, il supprima l'étude sur Camille Selden, laquelle était composée de ses articles sur *Daniel Vlady* et sur *L'Esprit des Femmes d'aujourd'hui* et qu'il avait incorporée à la deuxième édition, en 1866. Notons que les deux ouvrages de Camille Selden qui faisaient l'objet de cette étude n'avaient pas directement trait à l'Allemagne et que cette suppression ne peut avoir pour raison les événements de 1870, mais bien plutôt une diminution de l'importance que Taine attachait aux ouvrages de Camille Selden.

Le prestige dont cette femme énigmatique avait joui parmi ses amis intellectuels ne fut d'ailleurs pas affaibli par la guerre, puisque, peu après 1870, nous retrouvons Camille Selden, maîtresse de langue allemande, voire de rédaction française au Lycée Jeanne-d'Arc à Rouen. Mystérieuse comme elle l'était, elle ne prodigua pas les confidences au sujet de cette nomination que, vu sa préparation hors des filières, elle ne pouvait devoir qu'à des recommandations d'ordre assez élevé. Nous sa-

vois peu de choses sur cette période de sa vie, sinon que son enseignement fut fort apprécié de ses élèves. En 1885, trente ans après avoir rencontré Henri Heine, Camille Selden publia un petit livre intitulé : *Les derniers jours de Henri Heine*. Elle y donnait la traduction française de nombreux billets et de quelques poèmes qu'autrefois le poète lui avait adressés. Il est assez curieux de constater que dans ce livre, l'auteur se place à un point de vue français et parle des Allemands comme d'étrangers qu'elle aurait à expliquer à ses compatriotes. Elle mourut à Rouen, en 1896.

Lorsque, l'année après la mort de Camille Selden, M. Jules Legras publia son livre sur *Henri Heine, poète*, il parla de la Mouche sous le nom qu'elle n'avait pris que plus tard, Camille Selden, et, en note, il ajouta ces quelques phrases :

Je donne à Mme de Krinitz le nom littéraire qu'elle a pris chez nous et qu'elle préférait. C'est un violent chagrin pour moi de penser que la femme d'esprit et de cœur qui s'intéressait si vivement à cette étude s'est éteinte au moment même où j'en écrivais les dernières pages. Camille Selden avait connu intimement plusieurs écrivains de renom, entre autres Taine, qui lui consacra jadis une flatteuse étude. Elle avait eu dans la vie des déceptions, mais n'en avait gardé qu'un scepticisme railleur, sans amertume. Après avoir joué dans les années soixante et soixante-dix un rôle littéraire d'une véritable importance, elle s'était retirée à Rouen et y vivait modeste, contente de peu, ne prodiguant pas ses souvenirs, mais accueillant avec une grâce délicieuse les amis qu'une sympathie commune lui envoyait. Je l'ai connue bien tard, mais j'ai compris, à l'éclair de ses yeux moqueurs, à sa conversation si animée et si délicatement agressive, comment elle avait séduit Henri Heine. Je conserverai d'elle un souvenir affectueux de grand'mère très simple, très indulgente, et j'aimerai à relire ses lettres cachetées d'une mouche.

Les rapports de Taine et de Camille Selden restent après cette étude assez obscurs pour nous. Peut-être

n'auraient-ils jamais attiré notre attention, si ce n'est à cause du silence qui règne dans les biographies de Taine au sujet d'une femme remarquable qui lui inspira quatre articles élogieux, que certainement il dirigea au cours de son travail de plusieurs années et dont cependant le nom n'est jamais cité comme celui de l'une de ses correspondantes. A peine M. Victor Giraud signale-t-il en passant, dans sa magistrale étude sur Taine, le bruit qui courut que Taine avait mis la main à la composition de *Daniel Vlady*. Ce bruit d'ailleurs semble dénué de fondements, car on ne peut soupçonner Taine d'avoir consenti à parler, comme il l'a fait de *Daniel Vlady*, d'un ouvrage auquel il aurait collaboré. Ce silence au sujet d'une femme avec laquelle il est impossible que Taine n'ait pas échangé de lettres, est-il dû à l'oubli? Ce serait pour le moins fâcheux. S'il s'agit d'autres considérations, nous sommes en droit de réclamer contre une discrétion qui n'est plus de mise.

On nous a répété de tous côtés, à l'occasion du centenaire de Taine, que celui-ci avait entouré sa vie intime d'une barrière de discrétion et que c'était agir selon son désir que de respecter cette attitude. Sans doute, Taine avait-il raison, et l'on apprécie particulièrement cette dignité dans une époque comme la nôtre où tout ce qui peut servir au reportage s'achète et se vend sans pudeur.

Mais Taine n'est plus M. Taine, membre de l'Académie française, bon citoyen, bon époux et bon père; Taine est aujourd'hui l'un des maîtres de la France du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous n'avons plus le droit de le traiter autrement que lui-même n'a traité les grands hommes, lorsque, avec une curiosité passionnée, il fouillait leurs blessures, interrogeait leur cœur et leur intelligence, analysait leur sensibilité et dénombrait avec minutie les influences qu'ils avaient subies, les actions et les réactions qu'avait exercées sur eux leur milieu, cela afin de nous les faire comprendre et de nous obliger à saisir plus com-

plètement l'importance de leur œuvre. Il nous tient à cœur de rétablir, même imparfaitement, le chaînon qui relie Taine en pleine ascension de carrière au romantisme, à l'Allemagne sentimentale, complément de cette Allemagne philosophique qu'il avait tant étudiée, enfin à la musique. Nous aimons à croire que celui dont on nous a dit sans nous en donner beaucoup de preuves qu'il était d'une sensibilité et d'une tendresse exquises n'est pas arrivé au seuil de la quarantième année en ayant réussi sans défaillance à se protéger de toute influence féminine.

Dans un article publié par *les Nouvelles Littéraires*, le 16 juin 1928, M. Thibaudet faisait remarquer :

Il y a autour de la mémoire de Taine des susceptibilités beaucoup plus éveillées qu'autour de celle de Renan. Renan est abandonné assez heureusement à l'espace, aux fleurs, aux hasards de la gloire et du beau temps. M. Taine est plus vénéré, mais tabou.

Et il ajoute :

Il garde en sa personne une figure modique et stricte. Nous sommes repoussés de toutes parts quand nous cherchons sur lui du singulier, de l'inattendu et du romanesque...

Nous qui avons aimé Taine de tout l'élan de notre jeunesse et qui lui devons le plus clair de notre formation intellectuelle, nous ne pouvons nous empêcher de déplorer l'espèce d'amputation à laquelle on soumet sa mémoire. Nous voudrions, à côté du sévère monsieur grisonnant que présente aux générations le portrait de Bonnat, nous imaginer librement le Taine qui écrivit la vivante *Histoire de la Littérature anglaise*, cet homme jeune, aux cheveux noirs, qui rêvait de musique et n'avait de plus cher souhait que d'écrire un roman. Cet homme, il est probable que Camille Selden aurait pu nous aider à le connaître. Mais, elle aussi, sans doute, s'est sentie liée par la discrétion.

Camille Selden avait cependant écrit ses *Mémoires*. Elle les avait écrits dans la langue qui était devenue la sienne, cette langue française à laquelle, outre ses propres œuvres, elle avait donné des traductions remarquables, entre autres celle des *Affinités électives* de Goethe. En 1884, elle consentit à confier une traduction allemande de ses *Mémoires* à un périodique berlinois; malheureusement, cette traduction s'arrête au récit de la mort de Heine.

Mais, dira-t-on, l'original français de ces *Mémoires*, existe-t-il? en quelles mains se trouve-t-il? y est-il question de Taine?

• Tout ce que nous pouvons dire, c'est que plusieurs personnes ont vu naguère le manuscrit des *Mémoires* laissés par Camille Selden. Telle d'entre elles n'a pu que le parcourir sans prendre aucune note, telle autre a obtenu l'autorisation d'en copier et d'en publier des paragraphes du plus vif intérêt. Nous devons à l'obligeance de M. Jules Legras la communication d'un admirable plaidoyer qu'il fit paraître en 1906 dans la *Revue Germanique* en faveur de l'authenticité du poème de Heine sur la fleur de la Passion : *Für die Mouche*. M. Andler avait, en effet, attribué ce poème à Alfred Meissner. Après avoir démontré que Meissner eût été incapable de composer ce morceau et que, loin d'avoir inventé les trente-neuf strophes de l'original, il en avait au contraire supprimé quatre dans la version qu'il publia, M. Legras cite plusieurs passages du manuscrit autographe des *Mémoires* de Camille Selden, aujourd'hui probablement égaré. Non seulement, d'après ce témoignage, la Mouche fut l'une des principales correspondantes de Taine et ne reçut pas moins de quatre cents lettres de lui, mais elle fut sa confidente, son amie, à un certain moment elle crut même qu'il l'épouserait. Et, ce qui surtout nous importe, elle fut durant des années la fervente collaboratrice du maître. L'article de M. Legras méritait de produire quelque

sensation. Il tomba au milieu d'un silence prudent. Il y a deux ans, au moment du centenaire de Taine, personne n'osa ouvertement y faire allusion. Voici cependant quelques lignes des pages de Camille Selden citées par M. Legras :

...Pourquoi taire un mot de Heine?... Et pourquoi, au moment où je me dispose à en finir avec cette histoire pour reprendre le cours de la mienne, et laisser là le grand poète qui m'aima, pour ne parler que de moi-même et de ceux que je connus après lui, pourquoi ne point citer le mot si vrai et si juste, si douloureux et si ironique par lequel il définissait la faiblesse des sentiments humains et le peu de fonds qu'il faut faire de leur durée! Que de fois... comme poussé par le secret pressentiment de ce qui m'arriverait un jour, il m'a dit : Tu ne connais pas ton bonheur, ô Mouche chérie! Quelle chance d'être aimée par un homme qui va mourir!...

Sa mort [de Heine], qui me rejetait dans mon inutilité, dans mon néant, le rétablissait dans sa gloire première, le délivrait de tout lien terrestre, effaçait les misères de l'homme souffreteux et débile sous les rayonnements de l'esprit redevenu libre...

Quant à moi, je me sentais flotter en quelque sorte dans le vide, et je faisais de vains efforts pour sortir de moi-même et reprendre goût à la vie active, quand le hasard me rapprocha de l'homme qui devait prendre tant de place dans ma vie, et pour ainsi dire la transformer. Voici plus de dix-huit ans que nous ne nous sommes vus, que nos voies se sont séparées, qu'après avoir longtemps partagé les mêmes idées, concouru vers le même but, vécu si intimement liés de la même vie intellectuelle, que nulle puissance humaine ne paraissait devoir nous désunir; voici plus de dix-huit ans que, nous qui marchions la main dans la main, heureux de notre renommée naissante, sûrs l'un de l'autre, confiants l'un dans l'autre, nous sommes devenus étrangers l'un à l'autre, si totalement étrangers, si absolument indifférents, que nous pourrions nous rencontrer aujourd'hui sans nous tendre la main, peut-être sans nous reconnaître!...

...Où, cela dût-il faire sourire, je l'ai beaucoup aimé, j'ai cru de bonne foi, et pendant longtemps, qu'il ne pouvait se passer de moi, que j'étais nécessaire à son bonheur comme je le croyais alors nécessaire au mien, que les paroles prononcées par un tel homme avaient quelque valeur et ne pouvaient se reprendre. Quelle femme ne s'y fût point trompée?...

...Certes, j'aimais encore Taine, mais l'admiration, mais la confiance des premiers temps avait baissé depuis le jour néfaste où, me faisant trop scrupuleusement son disciple, j'avais appliqué au Maître lui-même les procédés d'analyse qu'il avait cru devoir m'enseigner. Qu'il y avait loin, de ces jours ensoleillés où, pour mieux étudier la langue où je voulais écrire, je m'enfermais dans une mansarde de la maisonnette que mes parents avaient louée au bord de la Seine, à ces jours de deuil où, dans une campagne que j'habite encore, je vis peu à peu s'écrouler l'idole que j'avais placée si haut dans mon esprit et dans mon cœur...

Celle qui écrivait ces lignes ne put subir comme elle l'a fait l'empreinte de l'esprit de Taine sans que quelque chose d'elle n'influencât l'ami avec lequel elle travaillait en collaboration étroite. On voit combien il importe à notre connaissance de Taine que ceux qui le peuvent s'efforcent de tirer au jour l'histoire des rapports intellectuels qui ont existé entre le grand historien de la pensée que fut Taine et la muse romantique qui l'inspira pendant quelques années particulièrement fécondes de sa carrière.

#### IV

#### ÉPILOGUE

Cette conspiration du silence sur des faits qui devraient appartenir à l'histoire littéraire n'a pas été sans ajouter un mystère à ceux dont l'habile petite Mouche a toujours cherché à entourer sa solitude comme d'un charme protecteur. Toutefois, ces mystères eux-mêmes contribuèrent

rent à intriguer les esprits les plus aigus, et c'est ainsi qu'après sa mort, la Mouche se fit encore un nouvel ami célèbre.

Cette fois, c'est un Anglais. C'est un homme jeune, déjà comblé d'honneurs, tout près d'atteindre la gloire, tout près de toucher à l'amour, qui n'hésite pas à laisser les travaux qu'il poursuit et la femme qui bientôt doit être la sienne pour faire le pèlerinage de Rouen et venir y rêver sur les traces de la pauvre muse disparue. D'une lettre qu'il écrivit de Paris, le 26 mars 1899, nous traduisons quelques paragraphes :

...J'ai eu l'intention de vous devancer et d'écrire depuis Rouen, mais mon temps a été si rempli que je n'en ai pas trouvé l'occasion. En arrivant jeudi soir, après une traversée délicieuse, j'ai arboré mon air des grands jours et rendu visite à *Madame la Directrice du Lycée Jeanne Darc* (6), où « la Mouche » a été maîtresse. Au premier abord, elle s'est montrée un peu distante, mais au moment même où je prenais congé, elle m'a dit : « Peut-être cela vous ferait-il plaisir de voir son écriture ? » D'une commode fermée à clef, elle sortit le manuscrit des *Mémoires* de la Mouche qui ont paru dans le *Schorers Familienblatt*. Or, ma cousine, Mary Tindall, qui a traduit *Les derniers jours de Henri Heine*, a couru l'Europe en quête d'un exemplaire de ces mémoires, mais sans succès (7). La *Familienblatt* est défunte, le British Museum possède l'une des moitiés du volume dans lequel ça a paru, celle qui contient l'index, mais non les *Mémoires*. Aucun libraire de France ou d'Allemagne n'a été capable de dénicher un exemplaire. Vous pouvez donc imaginer ma joie en me trouvant devant le manuscrit original.

*Madame la Directrice* m'invita à venir à 9 h. 30 le lendemain matin et me dit que je pourrai m'installer dans son bureau et lire aussi longtemps que je voudrai. Donc, le lendemain matin, je me rendis à son bureau. C'était une petite

(6) Les mots en italiques sont en français dans le texte original.

(7) La *Schorers Familienblatt* se trouve au complet à la Stadtbibliothek de Zurich, mais ne comprend que la première partie des *Mémoires* de la Mouche, jusqu'à la mort de Heine.

pièce carrée avec une quantité de portes et de fenêtres; en fait, les murs consistaient presque uniquement en portes et fenêtres. Des sofas et des chaises recouverts de reps vert... une table à écrire officielle à l'aspect réglementaire complétaient le mobilier de la petite chambre... *Madame* était là pour me recevoir. Grande et mince avec les cheveux de cette couleur qui vous fait vous demander si vraiment ils tournent au gris ou si les reflets parmi l'ombre ne sont qu'un jeu de la lumière, séparés par une raie au milieu, ramenés de chaque côté sur les oreilles et relevés en torsade à l'arrière pour former un chignon coquet perché au sommet de la tête. Sa robe était rigoureusement sombre, si ce n'était quelque molle étoffe mauve qui entourait le cou, relevée à la nuque en manière de pic et nouée sous le menton en un énorme nœud souple.

La neige tombait au dehors épaisse et silencieuse. Elle était assise à son pupitre, corrigeant les devoirs des jeunes filles et moi à mon aise dans un fauteuil près du feu, lisant la vie intime de « la Mouche ». Le silence n'était interrompu que par la rature de quelque faute ou le bruissement du manuscrit mis de côté feuille après feuille. Je ne puis vous dire quelle entente s'établit entre nous durant ces heures de silence absolu et, tandis qu'à la fin je me baissai pour enrouler ses pieds dans un châle, après qu'elle eut dit : « Une chambre avec tant de portes et de fenêtres est pleine de courants d'air... » De temps en temps nous arrivait l'unisson flûté des petites de la classe voisine récitant quelque leçon qui comportait l'interminable répétition de : *un, deux, trois, quatre et cinq...*

C'est à la suite de ce pèlerinage que, vers 1900, le docteur Henry Head, F. R. S., l'un des plus célèbres neurologistes contemporains, aujourd'hui Sir Henry Head, anobli pour d'importantes découvertes physiologiques et des travaux de psychologie expérimentale de haute portée, publia sous un pseudonyme les *Chants de la Mouche* (*Songs of La Mouche*). Ces chants furent réimprimés en 1919 avec des poèmes inspirés par la guerre, dans un volume intitulé : *Navires de Guerre (Destroyers)* et signés cette fois du véritable nom de leur auteur.

Nous tenons ici à rendre hommage à Sir Henry Head dont les poèmes nous ont donné la première idée de cette étude. Nous ne saurions mieux terminer celle-ci qu'en traduisant l'une de ces plaintes si impressionnantes et qui pourraient porter en épigraphe le mot fameux de Henri Heine : « De mes grandes douleurs, je fais de petites chansons. »

Voici donc le dernier des chants attribués à la Mouche par Sir Henry Head :

Enfin, au bord du quai tranquille,  
Semblable au grand navire, jouet des tempêtes  
De l'océan, et maintenant ramené au port  
J'attends ma fin, sans me soucier  
De ce qu'elle peut être.

Car le temps joue son jeu de destruction,  
Le devoir imposé raidit les ailes palpitantes,  
Et l'immobile paix des jours sagement mesurés  
M'enlace comme en un réseau d'herbages.

Mais quand l'année mourante devient froide  
Se rouvrent à nouveau les blessures d'antan.  
Je me retourne vers les jours agités de jadis  
Alors que la persécution, le chagrin et la peine  
M'apparaissaient doublés d'un revers d'or.

Cherchant la route à demi oubliée,  
Ma fantaisie avance en louvoyant,  
Et je suis balancée sur des courants inconnus  
Des craintes oubliées font dévier ma course.

Poussée en avant, je ne trouve pas d'issue  
A l'enchevêtrement sans ordre de mes jours...  
Les tempêtes furent-elles si violentes? le ciel si bleu?  
Maintenant tout est gris... Il me semble impossible  
Que vraiment cette aventure soit la mienne.

MARIANNE GAGNEBIN.